

## De l'héritage de Notre-Dame de Québec

Jean-Marie Lebel (dir.), *Coffret Notre-Dame de Québec 1664-2014*, Québec, Septentrion, 2014, 5 vol., 1089 p. ill.  
ISBN 9782894487877

Sophie Duhem

Volume 14, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037457ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037457ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Duhem, S. (2016). De l'héritage de Notre-Dame de Québec / Jean-Marie Lebel (dir.), *Coffret Notre-Dame de Québec 1664-2014*, Québec, Septentrion, 2014, 5 vol., 1089 p. ill. ISBN 9782894487877. *Rabaska*, 14, 184–190.  
<https://doi.org/10.7202/1037457ar>

## De l'héritage de Notre-Dame de Québec

SOPHIE DUHEM

Maître de conférences en histoire de l'art  
Université de Toulouse 2

C'est un bel album que les éditions du Septentrion publient à l'occasion du 350<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse Notre-Dame de Québec. L'ensemble est composé de cinq ouvrages à l'intérieur d'une jaquette dont la présentation est très soignée ; le tout est particulièrement agréable à consulter, l'éditeur ayant fait le choix d'un papier épais et velouté, également utilisé en couverture des livres. L'ordre des volumes n'est pas spécifié : c'est une bonne chose, car il laisse de cette manière à l'amateur – et *a fortiori* au lecteur étranger qui découvre un territoire moins familier – l'opportunité de choisir, comme il le souhaite, la manière d'aborder l'histoire de la paroisse *Notre-Dame de Québec (1664-2014)*.

Pour entreprendre le voyage littéraire qu'il nous a été offert d'entamer, nous avons choisi de commencer notre lecture par l'ouvrage intitulé *L'Église pionnière de Québec, Origines et fondateurs (1615-1664)*, qui est le fruit des recherches menées par Georges Gauthier-Larouche, illustrées des photographies de Daniel Abel. L'ensemble s'appuie sur l'examen des lieux de culte implantés à Québec, depuis la première chapelle des récollets, édifiée en 1615 près de l'Habitation de Champlain, jusqu'à la première véritable église bâtie dans la haute ville en 1640. C'est avec verve que l'auteur décrit, on le sent aussi avec émotion et passion, ce demi-siècle qui fut, comme il le rappelle justement dans sa conclusion, « héroïque et fascinant ». L'historien méticuleux appréciera notamment l'introduction de l'ouvrage dont il faut souligner la rigueur méthodologique : si l'ambition de l'auteur n'est pas « d'apporter du nouveau à la connaissance générale de la période », il rappelle cependant que l'objectif visé est celui d'un état des lieux précis sur le sujet. C'est ainsi qu'il s'appuie, tout au long du livre, sur une historiographie détaillée pour mieux restituer les polémiques qui ont animé les débats liés aux reconstitutions des différents édifices. Le ton de l'écriture est distrayant quand l'auteur se livre lui-même à ces escarmouches, se plaignant par exemple du « contenu irritant » de quelques articles. Les mises au point de l'historien sont fondées sur

l'examen des sources archivistiques, lesquelles font quasiment toutes l'objet de transcriptions détaillées. Il porte aussi à la connaissance des lecteurs des documents nouveaux : la reconstitution du couvent des récollets (p. 33), la présentation de l'inventaire de la sacristie de Notre-Dame de Recouvrance (p. 73), les « Mémoires des dépenses et recettes » de l'église de Notre-Dame de la paix (p. 147) qui livrent des détails précis sur la commande du mobilier : la fabrication des bancs d'œuvre, du jubé, jusqu'aux deux milliers de feuilles d'or nécessaires pour réaliser la dorure du retable.

L'ouvrage débute par l'histoire fondatrice liée à l'arrivée de Jacques Cartier puis de Samuel de Champlain, et par la manière dont ils s'approprièrent symboliquement les terres nouvelles : après quelques rappels connus sur la plantation des croix, le récit s'attarde sur l'installation à Tadoussac des récollets, marquée par une scène de cannibalisme rapportée par le père Jamet. Les constructions de l'Habitation et du couvent près de la rivière Saint-Charles pour « favoriser l'éducation des enfans des Sauvages dans le Séminaire & former leurs parens », sont décrites avec minutie. Quelques cartes accompagnent les démonstrations, mais arrivent parfois un peu tard dans le texte ce qui rend difficile l'appréciation des controverses toponymiques liées à la localisation des édifices anciens (Notre-Dame des Anges ou Notre-Dame de Recouvrance). Un schéma montrant l'emplacement de la réserve d'Ailleboust, sur les plans publiés p. 92 ou 109, aurait été utile au lecteur, par exemple. Nous ne formulerons qu'un regret concernant ce volume, c'est qu'il laisse souvent à la lisière de l'histoire les pensées des plus modestes : les fidèles qui cimentèrent les communautés ou les « autochtones récalcitrants » quand les missionnaires qui œuvrèrent à leur conversion, jésuites ou récollets, sont souvent mis en lumière. Pourtant, qu'il est stimulant d'imaginer derrière « les colombages pierrottés » ou les « fossés édifiés contre les ennemis », les convoitises, les peurs ou les âpres compromis des hommes. Ainsi, les mots du père Jamet, détaillant l'église du couvent de la rivière Saint-Charles en 1620, traduisent-ils avec force les difficultés de la vie quotidienne : « contraints de la bastir de la sorte tant à cause de nostre pauvreté que pour se fortifier en tout contre les sauvages sils vouloient nous offenser ou voller nos ornemens ».

Dans le volume suivant, intitulé *La Paroisse Notre-Dame de Québec, ses curés et leurs époques*, l'historien Jean-Marie Lebel conte l'histoire des vingt-six prêtres de l'église sous la forme de monographies où se succèdent les personnalités bigarrées des guides de la communauté. Partant d'une liste incomplète et de sources diverses (annuaire ecclésiastique, album souvenir, monographies diverses), l'auteur arrive à surmonter un exercice d'écriture délicat, voire difficile, car susceptible de lasser son lectorat par la succession de parcours individuels répétitifs. Il faut souligner les efforts consentis tout

au long de l'ouvrage pour rédiger un récit alerte, à l'écriture vive, ponctué d'informations souvent distrayantes. Le choix d'illustrations variées, réalisées par Daniel Abel, permet de reconstituer une série des portraits de curés dont il n'existe pas de « galerie », comme on peut encore les voir aujourd'hui dans un grand nombre de sacristies françaises.

L'hommage qui est rendu aux prêtres va bien au-delà de la célébration de mémoires individuelles : chaque parcours est riche de renseignements sur l'histoire de la paroisse depuis sa fondation, sur la vie de la colonie, la plus vaste de Nouvelle-France et pourtant seulement constituée de quelques centaines d'hommes au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Par cette enquête méthodique, l'auteur retrace le cheminement des individus depuis l'enfance, souvent vécue en territoire français, jusqu'à l'âge adulte ; les épisodes marquants sont évoqués, les fréquentations des prêtres et leur appartenance à des réseaux, leurs moyens de subsistance et leurs lieux de vie. La dimension humaine n'est pas oubliée dans cette narration nourrie de textes qui racontent par le menu les conflits de générations – petites querelles entre vieux et jeunes curés – ou les disputes de préséance – avec les évêques, les chanoines et les religieux.

Ces hommes avaient une conscience aigüe de leur rôle de pasteurs, mais également de leur représentation au sein du corps social, magnifiée par le port de l'habit et la possession des objets sacrés : aussi avaient-ils la préoccupation constante d'occuper la « juste place » lors des pompes et du cérémonial de l'Église. Quarante-sept ecclésiastiques étaient présents avec surplis, chapes, chasubles et dalmatiques dans le chœur de Notre-Dame de Québec lors de la translation des reliques de saint Flavien et sainte Félicité en 1666, juste avant que l'église ne soit érigée en cathédrale. Quel spectacle pour les paroissiens ! Tout comme de voir, quelques années plus tard, le père de Bernières revêtir l'habit de chanoine avec le statut de doyen et chanter l'Office divin dans sa stalle de chœur.

L'auteur parvient également à documenter avec acuité la mise en place progressive des institutions originelles de la paroisse et leur évolution, des aspects souvent ardues à renseigner. Il montre que la logique (celle que l'historiographie moderne a tendance à construire) ne prévalait pas toujours : Henri de Bernières (1664-1687), ordonné prêtre en 1660, était en charge de l'église sans l'être de sa paroisse, qui n'existait pas encore, alors que la fabrique était établie depuis 1645 ! Une curiosité qui démontre que les logiques matérielles étaient plus fortes, dans certains cas, que les expressions symboliques. Le fil de cette histoire est passionnant à lire, il se déroule de pages en pages sur la piste des curés qui se relaient. Le lecteur découvre la manière dont les hommes et les institutions se heurtaient, se réconciliaient, se fréquentaient ou s'ignoraient ; il s'immisce au cœur des relations entre la

paroisse et le Séminaire de Québec, observe l'ingérence de Louis XIV dans la nomination des prêtres, les chamailleries entre curés canadiens et français, la place grandissante du Séminaire des missions étrangères de Paris. Jean-Marie Lebel décrit avec verve des personnalités souvent charismatiques, cultivées, compétentes en droit civil et criminel comme en droit ecclésiastique, et suit leur insertion dans la société québécoise du temps, ou au contraire, leur marginalisation : telle celle de Jean Lyon de Saint-Ferréol (1734-1737) qui quittera la Nouvelle-France pour regagner sa Provence natale.

Outre l'image de curés sensibles aux affaires politiques, aux enjeux de pouvoir ou à la visibilité de leur statut au sein de la communauté laïque, le texte rend compte avec le même sens du détail des préoccupations matérielles des uns et des autres. Les comptes, quelle que soit l'époque, disent beaucoup de la prééminence de l'argent et des actes de concussion dont certains se rendaient coupables. Si la dîme des paroissiens, les revenus de la censive ou du Conseil souverain soutenaient la plupart du temps des belles ambitions voulues par les prêtres pour la paroisse, quelques abus relevés par l'historien montrent les tensions récurrentes que suscitaient les ressources financières. Ainsi s'amuse-t-on de découvrir les dénonciations du curé de Bernières à l'encontre de M<sup>gr</sup> de Saint-Vallier (devenu évêque en 1688), l'invitant à faire construire le palais épiscopal sur ses deniers propres... ou la réaction de la Fabrique, scandalisée de voir les chanoines profiter « du vaisseau de notre église gratis, de l'usage des cloches, des ornements et vases sacrés et que la Fabrique soit encore tenue aux réparations » (p. 90). La demande d'augmentation de sa prébende ne réussira guère au Toulousain Bertrand de Latour, pourtant nommé par Louis XV doyen de la cathédrale de Québec, grand vicaire, supérieur des communautés religieuses féminines de la ville en 1730, lequel, débouté, sera contraint de rentrer en France.

Il faut d'ailleurs noter qu'au fil de cette évocation de l'histoire « locale » québécoise, affleurent aussi les échanges et les connexions qui existaient avec les pays étrangers, le royaume de France en particulier : de l'arrivée des jeunes prêtres normands sur les bateaux, en passant par les bruits en provenance de la cour, la célébration de la fête de saint Louis, jusqu'aux funérailles princières. Sans oublier ces moments où l'ordinaire cédait la place à l'extraordinaire – arrivée des navires ennemis, les curés pris dans la tourmente des guerres et bâtiments soumis au feu des destructions. Démarche touchante que celle des paroissiens partis installer dans le clocher, sous l'autorité du curé Dupré, un tableau de la Sainte Famille, espérant ainsi obtenir la grâce divine devant l'arrivée de deux-mille miliciens de la colonie britannique du Massachusetts, en 1690, ou l'instant où fut hissé triomphalement dans la cathédrale le pavillon ennemi. Autre moment fort, celui de l'accostage des navires de guerre le

26 juin 1759, la nuit de bombardement de la cathédrale, l'empressement à sauver les objets précieux, etc. L'ouvrage est conçu comme une vaste fresque nourrie des évènements de l'Histoire, petits et grands.

Cependant, et parce qu'il faut bien formuler quelques critiques, cette riche hagiographie des curés laisse en demi-teinte ceux dont ils avaient la charge : les paroissiens. Si le rôle des prêtres face à la pauvreté, la misère et l'éducation est évoqué, de manière inégale d'ailleurs, le lecteur attend que soient dessinés les visages des familles, des « âmes » qui peuplaient la paroisse aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. On ne peut que regretter que soit toujours traitée en retrait la question du comportement des fidèles. À quels « problèmes entre certains paroissiens » (p. 128) ces prêtres étaient-ils confrontés ? Exigeaient-ils souvent des gestes de repentance comparables à celui qui fut demandé en 1733 à un « adultère agenouillé avec la corde au cou devant la porte principale de la cathédrale » ? Quelles mesures concrètes prenaient-ils face aux infections répétées (le « pourpre » en 1697, la « picote » en 1702-1703 ou l'épidémie de vérole, « la plus terrible qu'ait connue la Nouvelle France » en 1733) ? Quelles démarches spirituelles attendaient-ils de leurs ouailles ? Souffraient-ils eux aussi de ces maladies ? Quid du concubinage, de l'absentéisme, des excès de boisson souvent reprochés aux prêtres ? Quid de leur culture, de leurs loisirs ? De la même manière qu'il reste beaucoup à dire sur les hommes influents qu'ils côtoyaient au sein de la Fabrique, à qui l'on présentait en premier « le pain bénit, les rameaux, les cierges, l'encens, le baiser de paix » et qui avaient la préséance sur les nobles et les autres corps dans les processions. Qui étaient-ils ? De quels milieux étaient-ils issus ? Comment se manifestaient les rapports de force avec les clercs ?

Si les soins de l'âme incombaient aux prêtres, ils n'échappaient pas non plus à ceux du corps. Le lecteur s'interroge sur la manière dont ils prenaient part aux inhumations des « gens fortunés enterrés au XVII<sup>e</sup> dans des caveaux sous le plancher de la nef de l'église, sous leurs bancs ». La longue description du litige autour des funérailles de M<sup>gr</sup> de Saint-Vallier est pour le moins exceptionnelle, véritable pépite de cette riche documentation. Ainsi apprend-on qu'il fut exposé sept jours en chapelle ardente à l'hôpital, que les disputes allèrent bon train autour de sa dépouille et du lieu de sa présentation, qu'il fut finalement enterré en catimini en ce même lieu, au pied de l'autel du Saint-Cœur de Marie ; cet évènement, tel « un attentat qu'on avait commis », allait déchaîner la colère du curé et chanoine Boullard soutenu par les paroissiens, lesquels « furieux d'apprendre que l'évêque était déjà inhumé », iraient sonner le tocsin dans la cathédrale. Quoi qu'il en soit, le pauvre homme serait exhumé quarante jours après sa mort, à la demande des religieuses de l'hôpital soucieuses de vérifier son état, et de lui permettre, par une dernière manipulation de sa main droite, de bénir *ad vitam aeternam* la communauté.

Ce surprenant récit qui met en scène la frénésie autour du corps mort, de ses vestiges auréolés de sainteté et de leur pouvoir, parle autant du quotidien des prêtres et des hommes d'Église que leurs innombrables chicanes. Cette même année 1728 verra d'ailleurs le déplacement du cercueil d'Henri de Bernières.

Perdu au milieu d'un foisonnement d'informations aussi diverses les unes que les autres, l'incursion de cet épisode rocambolesque est symptomatique d'un petit défaut de l'ouvrage : celui de vouloir tout dire, de manière exhaustive, sans hiérarchie, dans le respect d'une stricte logique chronologique – celle du parcours individuel. Cet ordonnancement systématique conduit périodiquement l'historien à sauter « du coq à l'âne », à faire des répétitions d'une vie de prêtre à l'autre (la vie de M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier est évoquée à deux reprises, p. 39 et 49), et à traiter de manière égale des informations très hétérogènes. Des éclairages thématiques ponctuels auraient peut-être permis au lecteur de mieux distinguer les moments exceptionnels vécus par ces hommes. Ajoutons qu'un appareil de notes discret aurait été bien utile pour différencier les apports bibliographiques de ceux de l'auteur : en effet, même si l'objectif de ce projet éditorial est de s'adresser à un vaste public, l'état des lieux qu'il a l'ambition de faire aurait mérité quelques renvois qu'un lectorat spécialisé aurait appréciés.

L'ouvrage de Denyse Légaré, *L'Inspirante Basilique-Cathédrale. L'architecture de Notre-Dame de Québec*, s'attarde sur les états successifs de l'édifice, de la première église paroissiale édifiée en 1664 à la renaissance du bâtiment après l'incendie de 1922. Certains documents sont remarquables, notamment le plan avec collage montrant la façade de Notre-Dame de Québec, dessiné par Gaspard Joseph Chaussegros de Léry en 1744 (p. 32). On peut juste déplorer que l'analyse des formes architecturales ou la réflexion sur les sources d'inspiration de l'architecte, ou celles qui amenèrent à la création du baldaquin à la fin de xviii<sup>e</sup> siècle, ne soient pas plus approfondies : ainsi l'évocation d'une « forme architecturale » de la façade « courante en France du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle » est-elle dans l'attente d'une démonstration solide. Beaucoup de documents iconographiques insérés à l'ouvrage auraient tiré profit de descriptions ou de commentaires détaillés (comme la croix de procession en argent offerte par Louis roi de France, le calice et la patène de M<sup>sr</sup> de Laval, etc.) dont le lecteur est souvent à jeun, comme il l'est du contexte artistique qui a vu fleurir la production de nombreuses reproductions de l'édifice : dessins et gravures à l'eau forte de Richard Short ou illustrations de Sempronius Stretton. Il faut cependant féliciter la démarche de valorisation du travail de restauration qui a été entrepris au xx<sup>e</sup> siècle, servi par de très nombreuses photographies (qui occupent la moitié de l'ouvrage). Ce parti pris pertinent pouvait être exploité davantage : en rendant hommage au travail des ateliers et des ouvriers, aux technologies nouvelles mises en

œuvre dans l'artisanat – rapidement présentées dans un encart p. 91 –, aux questions déontologiques fondamentales posées par la restauration de pièces restituées : comment justifier l'imitation de Versailles ? Le choix de toiles marouflées inspirées de la chapelle du château de Fontainebleau ? L'insertion de la tête de Champlain en lieu et place de médaillons originels ? L'évocation des acteurs de la vie artistique locale ou internationale dans la restauration des œuvres du patrimoine, invitait à sonder les choix politiques de la municipalité : du travail des religieuses... aux manufactures de John Spence & Son stained glasswork de Montréal ou Franz Mayer & Co. de Munich, autant de coopérations éclectiques qui ont une histoire.

Cette réflexion est explicitée par Jean-Claude Filteau dans le livre *Joyeuse Lumière. Les vitraux de Notre-Dame de Québec*, ce qui explique peut-être que Denyse Légaré ne s'y soit pas attardée. Ce dernier pose dès l'introduction la question des objectifs d'une « reconstruction/reconstitution », les polémiques qu'elle suscite souvent et les ressorts psychologiques ou idéologiques qu'elle actionne : l'identité d'un lieu, la construction mémorielle de l'histoire des communautés, le souvenir des « hommes illustres », la revendication patriotique, les contraintes économiques, etc.

Du reste, malgré les petits défauts qui sont communs à toutes les démarches intellectuelles, il faut complimenter le vaste travail éditorial qui a été mené ici, finalisé par la présentation de cinq ouvrages riches d'informations, dont le contenu procurera beaucoup de satisfactions aux lecteurs amoureux de l'histoire des hommes et du patrimoine.